

PC Sobriété Isabelle M. et Valia F.

Pacte Civique (PC)

Bonjour Valia, bonjour Isabelle, je vous propose de vous présenter.

Isabelle Martin (IM) : Je m'appelle Isabelle Martin, je suis tourneuse sur bois ici à Banon, c'est ma profession principale et je m'occupe également du jardin en permaculture et je suis aussi très investie dans les questions environnementales et particulièrement dans le mouvement des Coquelicots et dans les PiG, « pisseurs involontaires de glyphosate », deux activités en lien très fort.

Valia Filloz (VF) : Je m'appelle Valia Filloz, je suis enseignante dans le supérieur. Depuis plusieurs années, je suis engagée dans des activités en rapport aux générations futures, à l'environnement, au mieux vivre ensemble.

PC : Et justement, quelle vision avez-vous de la sobriété par rapport à ces engagements ?

IM : La sobriété c'est quelque chose qui date de mon enfance parce que j'ai été élevée par une personne qui la vivait au quotidien sans même y penser, qui avait connu la guerre, les privations, qui avait une vision du monde sobre : on consommait peu, avec un jardin, des poules, des lapins, avec de très petits revenus. Avec une autoconsommation.

Nous faisons très attention à nos vêtements. Je me souviens qu'à Noël, on avait un seul cadeau. Nous étions très contents d'en avoir un et on s'efforçait de le garder le plus longtemps possible. Et moi, j'ai toujours été dans cette logique là.

Aujourd'hui, la sobriété, c'est essayer de consommer le moins possible et pas de travailler plus pour gagner plus. Je travaille pour vivre mieux, faire un jardin. Pas pour gagner plus d'argent et aller le dépenser ailleurs. Même si je parle là d'autonomie et non pas d'autarcie. Ma démarche est semblable dans tous les domaines : je réfléchis longtemps avant de faire un achat.

Les choses se font moins vite que des achats sans réflexion, mais ce n'est pas du tout contraint.

Et aujourd'hui, il s'intègre une dimension politique dans mes choix : consommer le moins possible pour éviter de détruire la planète, voire que cette consommation la régénère.

VF : Pour moi la sobriété, c'est la sobriété heureuse de Pierre Rabhi, je viens d'un milieu urbain.

Mes grands-parents avaient un jardin et faisaient partie de cette génération qui savait compter les sous, qui savait préparer, offrir et recevoir à partir de ce qu'ils avaient.

A contrario de la génération qui a été happée dans les années 70 par le modèle qui s'est imposé rapidement d'une forme d'abondance.

Quand j'étais plus jeune, j'ai été sensibilisée à faire attention à la consommation. Mais le fait de vivre en ville, avec en horizon la réussite sociale m'a d'abord détournée de cela. Mes parents souhaitaient que leurs enfants accèdent à un statut social. Cela m'a d'abord écartée de ce que j'appelle aujourd'hui la sobriété, et j'ai dû y revenir plus tard en réfléchissant par exemple à ce qu'est une carrière professionnelle, en regardant autour de moi l'iniquité sociale d'aujourd'hui. Cela m'a fait me dépouiller petit à petit, réfléchir en conscience sur

mes besoins, mes actes au quotidien. Et donc sur des mouvements qui démontrent que la sobriété peut être bien vécue ensemble, en coopération.

J'ai quitté ce monde de la compétition dans lequel nous sommes élevés pour revenir à de vraies valeurs en passant par des choix importants, géographiques, professionnels, pour retrouver l'essentiel en vie rurale : autonomie, partage, coconstruction car la sobriété c'est avec les autres.

PC : Je vous propose d'illustrer le lien entre sobriété et fraternité et justice avec ce que vous faites avec les Coquelicots de Haute Provence. Ce qui me semble assez emblématique d'une démarche de sobriété et de souci de l'autre.

IM : Pour ce qui me concerne, ma démarche militante est plutôt tardive. J'avais d'abord connu des déceptions dans les démarches collectives que je trouvais trop contraignantes et je n'ai d'ailleurs pas vraiment changé d'avis. Mais l'urgence de la situation, l'état de la planète, l'acte de sobriété devenant un acte politique, me donnent à penser qu'il faut dépasser les limites de l'action individuelle, et dépasser aussi mes préventions concernant le militantisme collectif.

Je me sentirais vraiment mal aujourd'hui de ne rien faire. Mal si je n'ai pas une action sur la sphère collective.

Il y a eu l'opportunité de s'engager l'année dernière avec les Coquelicots dans une action contre les lobbies des pesticides.

Mais les médias, le gouvernement actuel essaye d'en faire une action contre les agriculteurs. Ce n'est pas cela du tout. Moi j'ai vécu mon enfance avec des paysans, j'ai un lien très fort avec ces gens qui avaient le respect de la terre. A l'époque c'étaient encore des petits paysans. Et je me sens très proche de ceux qui aujourd'hui encore, ou de nouveau, se rendent compte qu'il convient de revenir à une terre propre et saine.

Avec les Coquelicots, je peux m'engager dans une action que je comprends, que je maîtrise en partie.

Je me suis énormément documentée, et je continue à le faire.

Je discute beaucoup avec mes voisins agriculteurs. Je discute avec eux car je veux comprendre pourquoi ils agissent ainsi, pourquoi ils ne sont pas en bio. Je sais que j'ai fait réfléchir celui avec lequel je discute le plus. Sur ses lavandes, voisines de mon jardin, il est ainsi passé de deux traitements à un seul...

Toutes ces informations, ces échanges m'aident dans cette lutte contre les lobbies agrochimiques et tout ce qui va autour : les producteurs de pesticides, le système politique européen et national qui permet cela. Nous ne nous attaquons absolument pas aux paysans. Mais nous sommes contre ce cynisme qui nie la possibilité de passer au bio, pourtant rentable en quelques années.

Les particuliers, les collectivités locales n'ont plus le droit d'utiliser les glyphosates mais les agriculteurs oui, car ils ont une dérogation pour continuer à empoisonner le monde.

Il y a aussi, encore aujourd'hui, beaucoup « d'exploitants » agricoles qui sont dans le déni, y compris par rapport aux maladies dont ils sont atteints.

Cependant, il faut que les agriculteurs rejoignent le mouvement des Coquelicots pour contraindre le gouvernement à légiférer.

Trouvons des solutions ensemble. Et s'il faut s'engager politiquement, j'y réfléchis depuis longtemps mais je suis prête à le faire par exemple aux municipales.

VF : Je suis venu aux Coquelicots car nous avons un enjeu énorme : c'est la première fois que l'Homme se met dans la situation de se rendre malade, de rendre sa vie infernale sur cette terre au profit d'une petite poignée de gens qui tirent les ficelles de tout cela.

La peur nous paralyse. Pour dépasser cela, il faut agir même si l'enjeu est énorme, localement déjà.

Agglomérer les expériences, les réflexions collectives, et ce chemin est précieux. On s'aperçoit que si on est suffisamment, même sans être majoritaire, nous pouvons faire bouger le modèle.

On réfléchit ensemble, beaucoup ont des solutions et nous sommes en fait très puissants. En un an, aux Coquelicots, nous avons contraint la Fnsea, fait évoluer des agriculteurs et bientôt, tout le monde devra changer ses pratiques.

PC : Je voudrais aborder avec vous la sobriété et la créativité à partir de l'expérience des « Fées des j'Art Dingues », menée chez vous mais aussi à partir de la pratique professionnelle d'Isabelle.

IM : Je suis tourneuse sur bois, je travaille une matière naturelle. Je travaille sur des petits objets qui peuvent s'offrir même sans beaucoup de moyens et sur des productions plus importantes.

Je travaille aussi sur la translucidité : le bois qui est une matière opaque peut devenir translucide si on le tourne fin et j'aime l'idée d'aller au-delà de ce qu'on voit, d'aller derrière le miroir pour voir au-delà des apparences.

Avec « Les Fées des j'Art Dingues », nous avons deux directions : culturelle et culturelle.

Le cultural, c'est la mise en forme et la conduite du jardin.

Le culturel c'est l'art au jardin, sous toutes ses formes : concert, théâtre, exposition...

J'ai organisé aussi une collaboration avec des artistes féminines pour que les femmes soient davantage reconnues dans le monde des arts.

Nous avons créé une association ayant, entre autres, pour objectif de développer des techniques de jardinage accessibles à tout le monde, et de transmettre ce que nous apprenons à tous ceux qui viennent dans le jardin. Et aussi d'essaimer.

Par exemple, nous travaillons en permaculture avec des buttes — sans intrants évidemment — et nous partageons avec des personnes chez qui nous allons construire des buttes.

Notre but étant notamment que ceux qui s'investissent dans la permaculture s'autonomisent.

Cela redonne du goût à la vie.

La dimension culturelle va aussi dans le sens de la coconstruction du savoir.

Nous recevons des wwoofers (= world wide opportunities on organic farms), des jeunes volontaires pour un temps déterminé. Après avoir passé du temps avec nous, ils essaient en France et ailleurs.

C'est important de donner aux hommes et aux femmes les moyens de se nourrir par soi-même. C'est rassurant dans ce monde anxiogène.

Et puis, cela fait bien de mettre les mains dans la terre.

La dimension culturelle est intégrée, c'est dans la continuité. Le jardin est un « starter » pour nombre de créations.

Cet été, nous avons reçu des artistes en résidence qui ont créé une pièce, « Saule », à partir de ce majestueux « personnage » éponyme de notre jardin. Le lieu suscite la créativité.

Certains wwoofers ont aussi envie d'apporter une dimension artistique.

VF : La conception du jardin s'est faite dans l'optique de la circulation des énergies, du partage des idées. Nous proposons des directions et c'est très créatif pour nous et pour ceux qui viennent avec leurs envies.

C'est aussi devenu un lieu ressource où beaucoup se retrouvent, en s'éloignant de la ville et de leur milieu professionnel. Une ressource de savoir, de savoir-faire, d'échanges. Un lieu de régénérescence.

Avec des rendez-vous pour ceux qui veulent un temps pour se retrouver et retourner (à) la terre.

Nous travaillons tous les jours à faire du vivant autour de nous.

PC : Nous arrivons à la fin de notre échange. Un thème peut-être encore à aborder ?

VF : En agissant ainsi, nous percevons l'importance de mettre en cohérence nos actes avec nos pensées les plus profondes.

La sobriété permet cela. D'être en accord avec nous-mêmes et les autres. En accord avec notre milieu. C'est précieux. Il y a une résonance qui se met en place dans l'agir. Cela entraîne toute une vie.

IM : Nous sommes dans un monde anxiogène mais quand nous agissons avec d'autres, qui vont essayer, nous allumons à chaque fois des petites lumières et je me sens ainsi reliée avec tous ceux qui agissent aussi.

Nous ne pouvons plus aller en arrière. Et nous n'avons pas le droit au découragement.

PC. Je vous remercie